

L' EXPEDITION DE M A S C A R A



Extrait du livre “ Ferdinand-Philippe DUC D’ORLEANS - Prince
Royale ”

Ecrit par Flavien Bonnet-Roy.....édition de 1947.....

Mis en page par Jean Louis Viguiier

[Mascara Algérie de ma jeunesse](#)

Depuis 1833, Abd-el-Kader, jeune Arabe de vingt-quatre ans, issu d'une famille de marabouts des environs de Mascara, avait entrepris de grouper dans un même mouvement de résistance à la conquête française les tribus isolées et divisées. Il jouissait d'un grand prestige religieux, passait pour invulnérable et était doué d'incomparables qualités de chef de guerre et d'administrateur. Les tribus de la région de Mascara lui donnent le titre d'émir.

Le général Desmichels qui commandait la division d'Oran, crut habile d'entrer en pourparlers avec Abd-el-Kader. Contre une reconnaissance de pure forme de la suzeraineté française et le paiement d'un tribut, l'émir par le traité du 26 février 1843, conservait le droit de faire commerce de la poudre et des armes. On s'aperçut rapidement que notre entrée en contact avec lui n'avait eu pour effet que de renforcer son prestige auprès de ses partisans. En France, aux prises avec les débats de politique intérieure, on se demandait si l'Algérie valait la peine qu'on en poursuive la conquête. Une commission d'enquête conclut au maintien de nos positions, si précaires qu'elles fussent. Cependant, en avril 1835 - Abd-el-Kader, traversant le Chelif, raillait les tribus de Médéah et d'Alger. Le gouvernement Drouet d'Erlon, en dépit de la leçon de l'année précédente, était disposé à de nouvelles tractations quand la division Trezel, d'Oran, subit, en juin, au défilé de la Macta, un échec sanglant qui se termina par une lamentable retraite vers Arzew.

Cette affaire déplorable, où les troupes françaises perdirent un obusier de montagne, des armes et plus de cinq cents hommes, dont trois cents cinquante tués, avait eu un retentissement considérable dans l'opinion publique. Notre histoire coloniale a fourni, depuis, bien des exemples des émotions en quelque sorte contradictoires que de tels revers provoquent dans le pays. L'affaire de la Macta fut à cet égard typique. La presse se montrait à la fois indignée de l'échec subi par nos armes et inquiète des sacrifices que sa réparation ne laisserait pas d'entraîner. Chacun, suivant son tempérament, insistait sur l'un ou l'autre des termes de cette alternative : ou préparer avec les moyens indispensables une campagne sérieuse, destinée à assurer la sécurité de nos établissements en Afrique du Nord en les étendant au besoin, ou, au contraire renoncer à poursuivre une conquête qui se montrait difficile et périlleuse.

Comme toujours en pareil cas, le gouvernement inclinait vers les demi-mesures : envoyer des renforts, tout en les marchandant et en déclarant qu'ils ne seraient que provisoires.

Drouet d'Erlon (*) fut rappelé et remplacé par le général Clauzel, qui fut chargé d'organiser une expédition pour répondre au succès remporté par Abd-el-Kader. Mais l'armée d'Afrique était réduite de vingt-cinq mille hommes dont se composait son effectif à vingt et un mille hommes disponibles ; quatre mille cinq cents étaient atteints du choléra ou de la dysenterie qui en avait déjà tué plus de deux mille. Le maréchal Maison, ministre de la guerre, se décida donc d'augmenter l'armée d'Afrique de quatre régiments d'infanterie, de quatre compagnies de génie, de quelques moyens de transport et à faire acheter des chevaux pour la cavalerie et des mulets pour les batteries de montagne. D'une façon générale, le ministre de la guerre avait eu le tort de ne pas mettre la composition des effectifs en harmonie avec le caractère très spécial d'une compagnie coloniale. L'artillerie, bien pourvue pour une guerre continentale, manquait de batteries de campagne ; le génie était insuffisant pour un pays où l'on ne rencontrait ni chemins ni ponts ; la cavalerie, très redoutée des Arabes, était réduite à l'excès et ses montures avaient considérablement souffert ; le train enfin ne disposait guère que de prolonges à quatre roues difficiles à utiliser dans un pays accidenté et mal frayé.

(*) Drouet d'Erlon. Maréchal de France, né à Reims en 1765 - mort en 1844 - fit les campagnes de la république et de l'Empire - Fut un des plus empressés à reconnaître Napoléon au retour de l'Ile d'Elbe - Commanda le 1er Corps d'Armée pendant les cents jours et combattit à Waterloo - fut condamné à mort par contumace en 1816 - trouva asile en Prusse - rentra en 1825, mais ne reprit du service qu'en 1830 et fut nommé en 1834 Gouverneur de l'Algérie - Il créa les " Bureaux arabes " et introduit le régime municipal - mais il ne déployait pas contre Abd-el-Kader la vigueur nécessaire, il fut rappelé dès 1835 - un camp créé par lui près de Boufarik conserve le nom de Camp d'Erlon -- a écrit lui-même sa " Vie militaire " en 1844.....

Le Duc d'Orléans désirait vivement prendre part à l'expédition, mais il se heurta à une vive résistance de l'opinion de sa famille qui, toutes deux, trois mois à peine après l'attentat de Fieschi, craignaient de voir le prince royal s'éloigner de France et s'exposer aux dangers certains du combat et du climat (*)

(*) Louis-Philippe s'efforça toujours de concilier ses sentiments de souverain et de père de famille " Fais ton devoir, sans doute, mais toujours avec mesure et ne t'expose pas inutilement " écrivait-il au duc d'Aumale, partant pour l'Afrique en 1840.

Il obtint cependant de rejoindre le maréchal Clauzel, gouverneur de l'Algérie et commandant en chef de l'armée d'Afrique. Le 31 octobre, après avoir visité l'arsenal de Toulon qui lui parut bien pauvrement outillé, et passé, sous la conduite du commandant Lassusse, à bord du " Montebello ", une revue de la flotte; il s'embarquait à bord d'un médiocre bâtiment, le " Castor " suivi du " Ramier ". Les commandants de ces deux navires étaient dans une position assez fautive, le commandant du Castor ayant reçu l'honneur de piloter le prince, bien qu'il fût moins ancien que son camarade. Cette rivalité faillit avoir de fâcheuses conséquences sur la traversée de Toulon à Bastia. Les deux vaisseaux entreprirent une course de vitesse qui provoqua la rencontre du Castor et d'une tartane que le choc démonta. A peine les passagers étaient-ils remis de cet incident que le Ramier, dont son commandant forçait imprudemment l'allure et qui filait huit nœuds contre les six du Castor, s'en vint, en pleine nuit aborder celui-ci, engageant son beaupré dans la roue gauche du Castor et lui causant de graves avaries. La violence du choc renversa la couchette du duc d'Orléans qui, en chemise et nu-pieds, se précipita sur le pont où il retrouva ses compagnons de voyage, les généraux Baudrand, Marbot, Férard et son domestique de Holder, aussi émus que lui et dans le même costume. Après un violent coup de vent au large du cap Corse qui faillit les contraindre à relâcher à Saint-Florent, ils firent escale à Bastia avant de gagner Alger. Arrivé à Alger le 10 novembre, le duc d'Orléans en partit le 16 pour Oran, plein de confiance. " L'expédition marchera comme sur des roulettes et je ne ferai point de folies ", écrivait-il à Madame Adélaïde.

Le maréchal Clauzel avait soigneusement étudié et mis au point son plan de campagne.

A l'est, Achmet observait la division de Bône. Les Hadjoutes, avant-garde d'Hadji-el-Shgir, bey de Miliana, harcelaient les environs d'Alger. Abd-el-Kader enfin, dont le prestige s'était considérablement accru depuis son succès de la Macta, se tenait à l'ouest aux environs immédiats d'Oran et c'est contre lui que le gouverneur voulait faire porter son effort essentiel.

Auparavant il jugea prudent d'assurer la sécurité de la province d'Alger en se débarrassant des incursions des hadjoutes commandés par le caïd El-Hadji-Oued-Beba. Il confia en septembre et octobre cette mission à plusieurs colonnes mobiles, rayonnant de Boufarik. Il se réserva personnellement, à la tête de cinq mille hommes, l'opération principale qui se déroula dans les gorges de la Chiffa, le 17 octobre 1835, et qui, terminée la déroutée des hadjoutes, empêcha le

bey de Miliana de rallier les forces d'Abd-el-Kader dans la province d'Oran .

Dans le même esprit, Clauzel fixa les renforts qu'éventuellement le Maroc eût prêtés à l'émir en faisant occuper, sous les ordres du commandant de Rachgoun, en face de l'embouchure de la Tafna.

L'armée d'Afrique avait été divisés par le maréchal en deux parties. L'une, sédentaire, devait assurer la garde de nos établissements et l'autre se porter successivement sur les trois bases d'opérations prévues : Oran - Alger - puis Bône.

Ainsi avait-il organisé son corps d'expédition à Oran en quatre brigades respectivement commandées par les généraux Oudinot, Perrégaux, d'Arlanges et par le colonel Combes avec une réserve commandée par le lieutenant-colonel de Beaufort. A la brigade Oudinot était adjointe, sous les ordres d'Ibrahim-Bey, un contingent musulman de six cents cavaliers et trois cents fantassins, constitué par des Douair, des Smela et des Turcs. Des chameaux, au nombre de sept cent soixante quatorze, étaient utilisés comme moyen de transport pour les vivres.

Cette petite armée, forte de dix milles hommes, comprenait onze bataillons, trois cents quatre-vingt cavaliers français, six canons, douze obusiers de montagne et trois compagnies de génie. Le maréchal l'avait rassemblée sur la position du Figuier, à 2 kilomètres au nord du bourg actuel de Valmy. Le but de l'expédition était d'atteindre et de détruire Mascara, capitale de l'émir Abd-el-Kader.

Derrière une partie du convoi et l'avant-garde; le duc d'Orléans, qui accompagnait le maréchal Clauzel ,quitta Figuier le 28 novembre 1835,à midi. Le reste du corps expéditionnaire les suivait. Ils arrivèrent au ravin du Tlélat, où, après une nuit de repos, le maréchal organisa sa petite armée en trois colonne, prudemment éclairées et gardées, encadrant fortement les bagages et le parc de réserve.

Une escarmouche sans importance eut lieu entre spahis et quelques Arabes isolés avant l'entrée dans le défilé de Mouley-Ismaïl. La troupe s'engagea ensuite sans difficultés dans un terrain d'abord broussailleux puis dans une forêt avant de franchir le ravin escarpé de l'Ougaz sous une chaleur terrible. Après une pénible journée de marche, sans combat mais accompagnée de quelques coups de fusils, le maréchal fit faire halte sur les bords du Sig, réduit à un ruisseau boueux, et y installa un camp qui prit le nom de redoute d'Orléans. Dans cet ouvrage de six cent mètres de développement, il se proposait de laisser les voitures et les mille hommes les plus faibles, sous le commandement du colonel Beaufort. Pendant les deux jours que durèrent les travaux, les effectifs complétèrent leur

approvisionnement en déterrant des nombreux silos de la plaine environnante l'orge, le blé, le beurre salé même qu'ils contenaient.

Pendant ce court arrêt, des colonnes, sur leur droite, un rassemblement important s'était constitué à portée de vue. Le maréchal décida de s'en débarrasser avant de s'engager dans la montagne. Une première attaque vigoureusement menée, malgré une tempête de sable, par le général Oudinot, avec des zouaves, des voltigeurs et des cavaliers, dispersa le campement ennemi. Mais Abd-el-Kader lui-même contre-attaque immédiatement à la tête de deux mille cinq cents cavaliers et refoule les troupes indigènes d'Ibrahim. Le maréchal se porte en personne à sa rencontre avec deux bataillons et deux pièces de campagne, l'arrête et regagne sa position en bon ordre. Les Arabes en retraite laissaient cent tués sur le terrain et nous comptons cinquante tués ou blessés. Au cours de ces engagements, le duc d'Orléans avait eu la première notion de ces charges de cavaliers africains si caractéristiques :

“ le tourbillonnement de tous ces sauvages, les cris aigus poussés avec fureur par mille voix glapissants et cette foule d'hommes et de chevaux enveloppés d'un nuage de fumée et de poussière qui n'était éclairé que la lueur des coups de fusils ”

Il avait vu à l'œuvre aussi, pour la première fois, les zouaves et leur chef, le commandant de Lamoricière.

Cette affaire s'était déroulée le 1^{er} décembre. Clauzel décide de ne pas laisser dans le fort d'Orléans des troupes d'occupation qui, trop faibles et isolées, eussent été exposées au retour des Arabes. Le 3, au matin, avec armes et bagages, il lève le camp et s'engage dans la plaine de l'Habra, laissant à sa droite les premières pentes de l'Atlas. A peine est-il en route qu'un groupe de cavaliers d'Abd-el-Kader, au nombre de deux mille, se porte sur son arrière garde. Celle-ci ralentie dans sa marche, entre elle et le convoi se produit un intervalle dans lequel l'émir va s'engouffrer avec ses cavaliers, quand le maréchal Clauzel, ordonnant à sa colonne une véritable manœuvre d'exercice, fait un changement de direction à droite qui oppose son front à celui de l'ennemi sur lequel il ouvre le feu de dix pièces. Le secrétaire et le porte-étendard de l'émir tombent à ses côtés, ses cavaliers se défendent héroïquement et c'est en bon ordre qu'ils regagnent la montagne.

Exécutant un nouveau changement de direction à gauche, Clauzel reprend sa route vers l'Habra. En ce point de montagne, à droite de l'armée française, se rapproche d'un bois très touffu, qui

s'étend à gauche dessinant ainsi une sorte d'entonnoir coupé transversalement au fond par deux petits ravins parallèles. Derrière ces ravins, un cimetière entouré de murs groupe ses pierres tumulaires autour de quatre marabouts blancs surmontés du croissant. C'est là qu'Abd-el-Kader attend les Français sur la seule route qui puisse les conduire à un point d'eau. Son infanterie est embusquée dans les deux ravins et dans le cimetière, trois petites pièces de canon et des fantassins irréguliers occupent le bois à gauche et dix mille cavaliers; commandés par El-Mezari sont groupés sur les versants de la montagne menaçant notre droite et notre arrière-garde.

Dés que les troupes sont respectivement à portée, le combat commence et fait rage aussitôt. Le duc d'Orléans est sur le flanc gauche avec trois compagnies du 17^e léger et du bataillon d'Afrique conduit par la colonel Létang et le commandant de Bourgon à qui est confié la mission de débayer le bois, les troupes d'Ibrahin-Bey ayant fléchi sous le premier choc. L'engagement fut bref, mais extrêmement vif et le duc d'Orléans reçut à la cuisse gauche au dessus du genou, une balle en ricochet qui lui fit une forte contusion(*) Au centre ,le cimetière est enlevé par la 2^e brigade, cependant qu'à la tête de la 1^{ère} le général Oudinot est blessé, sur la droite.

(*) "La balle morte, écrivait-il quelques semaines plus tard à une amie, m'a fait grand plaisir ,et si je connaissais celui qui me l'envoyé ,je crois que je lui ferais une pension "

La bataille avait débuté à 4 heures de l'après midi sous un ciel chargé d'orage. Elle s'acheva à 7 heures. Les troupes françaises, inquiétées encore sur leur arrière par un fort parti de cavalerie que le colonel Combes dispersa au canon, franchirent les ravins et le cimetière encombré de cadavres. Les spahis poursuivirent les derniers fuyards en corps à corps. Un maréchal des logis nommé Abdallah, u grand galop, revint de la chasse vers le duc d'Orléans portant sous son burnous une tête sanglante qu'il tenait par la bouche " et la tête en serrant les dents, lui mordait les doigts "....Abdallah regarda le duc d'un oeil farouche et jeta à ses pieds la tête coupée " qui alla rebondir deux ou trois fois jusqu'à un buisson "....

Il fallut ouvrir à coups de pioche un chemin pour faire passer les chameaux et les voitures avant d'organiser le bivouac au point d'eau de l'Habra, sous la lune qui brillait après l'orage. Nous avons eu vingt-six tués et quatre-vingt blessés. La défaite de la Macta était vengée.

Le 4 décembre, après une nuit de repos, les troupes reprennent leur route. Pour arriver à Mascara, il faut franchir l'Atlas, opération difficile. Le maréchal Clauzel décide, après avoir passé l'Habra, de suivre la plaine, à la fois pour égarer les Arabes sur ses intentions et pour atteindre le passage qui lui paraît devoir être le plus favorable à Sidi-Ibrahim. Il fait exécuter aux deux premières brigades(*) un mouvement sur la droite et leur fait occuper les premières hauteurs, sans grande peine, car l'ennemi, débandé et découragé, ne les défend que mollement.

(*)Le général Marbot, aide de camp du duc d'Orléans, avait pris le commandement du général Oudinot blessé.

Mais, désormais, le convoi devient la charge la plus lourde et la plus encombrante. A travers ces montagnes escarpées, ces mamelons broussailleux, ces ravins abrupts et ces amas de rochers, il n'y a pas de route. Il faut que le génie, commandé par le colonel Lemercier, fraye un chemin aux voitures, cependant que, divisée en deux colonnes(à droite les brigades Marbot et d'Arlanges, à gauche la brigade Perrégaux) ,l'armée progresse de chaque côté en combattant.

Pendant la nuit du 4 au 5 décembre, la nouvelle parvient de la défection de plusieurs tribus qui abandonnent l'émir après son échec de l'Habra. Lui-même et son épouse sont molestés. Le 5, Clauzel continue sa marche; la brigade Marbot, que le duc d'Orléans accompagne, disperse les Beni-Chougran au cours d'un engagement dirigé par Lamoricière à la tête de ses zouaves et du 2^o léger. Le 5 au soir, nous sommes sur le plateau d'Aïn-Kebira où le maréchal décide de laisser les voitures, les troupes du génie, la batterie de campagne, avec les 3^o et 4^o brigades réunies sous les ordres du général d'Arlanges à qui il donne la mission d'occuper le village d'El-Bordj et d'y garder le passage de l'Atlas. Il a appris en effet qu'Abd-el-Kader abandonne Mascara et c'est avec une colonne allégée, composée des deux autres brigades(Marbot et Perrégaux), de dix obusiers de montagne, de la cavalerie et du convoi de chameaux qu'il veut le plus rapidement possible gagner la ville. Déjà ,les troupes d'Ibrahim-Bey ,prévenues de l'abandon de Mascara et rassurées par la débandade de l'ennemi, se précipitent ,chargées de paniers vides, dans l'espoir de prendre part au butin.

La colonne traverse le village d'El-Bordj dont le caïd Kaddour-ben-Murfi, à la tête de deux mille cavaliers, fait sa soumission. Clauzel est assuré de ne rencontrer désormais aucune résistance. Aussi, accompagné du duc d'Orléans et du régiment de chasseurs à cheval, part-il au grand trot en avant à Mascara, à travers un pays bien cultivé, coupé de vergers qu'entourent des haies de cactus.

Mascara, avec sa ceinture de murailles crénelées colorées en jaune brun, qui contraste avec la blancheur des maisons et que domine le minaret de la grande mosquée, se détache sur le fond de verdure des cactus. Mais de multiples foyers d'incendie jalonnent la ville. En se retirant, Abd-el-Kader a détruit la plus grande partie de ses approvisionnements, rendu ses dépôts inutilisables et livré au pillage de son armée en retraite les maisons, et surtout celles des juifs. En arrivant, le duc d'Orléans ne put retenir un mouvement de dégoût et d'épouvante. Des dix mille habitants de Mascara, il ne restait plus qu'un millier de juifs apeurés qui avaient échappé au massacre et quelques femmes arabes que les soldats de l'émir n'avaient pas eu le temps de pousser devant eux. Mares d'huile recouvertes de tabac à demi consumé, orge, blé, biscuits souillés d'ordures, débris fumants et sanglants, cadavres mutilés, maisons éventrées, inondées et calcinées, constituaient un tableau typique de dévastation guerrière. La maison d'Abd-el-Kader elle-même n'avait pas été épargnée et le duc d'Orléans put à grande peine s'y loger. Il fit panser par son chirurgien quelques blessés, femmes et enfants qui gisaient à l'abandon, et se rendit avec le maréchal à la casbah où ils retrouvèrent l'obusier et les caissons pris par les Arabes à la Macta. Le lendemain et le surlendemain on fit l'inventaire de ce qu'Abd-el-Kader avait laissé, de l'orge qui permit aux chevaux très éprouvés de se refaire, du biscuit, du soufre. L'émir avait installé une manufacture d'armes où nous trouvâmes vingt-deux pièces de canon et tout un attirail relativement moderne, capable de fabriquer trois fusils par jour. On détruisit ce qu'on ne pouvait emporter. Le maréchal fit faire la revue des sacs pour éviter que les hommes ne se chargent de butin. Seule la troupe d'Ibrahim en avait fait une ample provision dès son arrivée.

Le 9 décembre, le maréchal et le duc d'Orléans se remirent en route, laissant en flammes le palais d'Abd-el-Kader, l'arsenal, la casbah et les magasins. En tête marchait Ibrahim, suivi de la caravane des juifs, les uns sur des chameaux, d'autres à âne ou à pied, les femmes portant les enfants, des aveugles tenant par la main la queue des ânes. Derrière les juifs venaient les brigades Marbot et Perrégaux réunies sous la direction du général Oudinot à peu près rétabli de sa blessure. Le général Marbot fermait la marche avec les Zouaves.

Tout alla bien jusqu'à El-Bordj, mais le passage de l'Atlas fut une épreuve terrible. La route qui mène à Aïn-Kebira, sous la grêle et la pluie, par un froid glacial, était un ravin fangeux où les cavaliers, fantassins et chameaux piétinaient, culbutaient et se relevaient à grande peine. Les malheureux juifs purent avancer que grâce à nos soldats. Chaque cavalier tenait un enfant sous son manteau, les malades cédaient sur les chameaux la place aux femmes ; des

vieillards marchaient en chantant des psaumes, soutenus par les fantassins. L'obscurité était telle en plein midi que l'on dut battre la marche des régiments pour rallier les pelotons qui se suivaient sans se voir.

La colonne retrouva enfin le soleil et le beau temps sur le plateau. Deux juifs seulement s'étaient égarés et une quinzaine de chameaux étaient hors d'aller plus loin. La troupe du général d'Arlanges, qui avait été laissé sur place à l'aller, avait cruellement souffert du froid et du manque de distributions régulières. Elle devint l'avant-garde de l'armée jusqu'à Sidi-Ibrahim où le commandant Youssouf qui avait eu " la témérité et l'adresse de venir d'Oran à cheval, en uniforme brodé sur toutes les coutures " remit au duc d'Orléans les dépêches de France.

Jusqu'à Mostagamen(12 décembre 1835) terme de l'expédition, et d'où l'armée devait regagner Oran, la marche fut moins pénible, malgré quelques escarmouches.

" Ce fut presque un étonnement pour nous, écrivait, en arrivant à Mostagamen, le duc d'Orléans, de voir la garnison propre et bien tenue comme en France, tant le contraste était frappant avec nos pantalons déchirés, nos redingotes en haillons, nos figures de bandits et nos cheveux en désordre "

Le 21 décembre, toute l'armée de maréchal avait regagné Oran, cependant que le duc d'Orléans, retenu pendant trois jours à Mostagamen par une attaque de dysenterie, se rendait directement à Toulon sur le " Montebello " et après la quarantaine obligée, à Paris. Cette campagne de Mascara avait été assez rude et lui avait appris, tout en le mettant au contact de la troupe et d'un chef remarquable, ce qu'était la guerre en Afrique.

" Marcher tous les jours depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir ,écrivait-il de Toulon à son amie la comtesse Lalaing d'Audenarde, ne jamais trouver un abri, ne boire que de la boue salée, n'avoir ni pain, ni eau, ni légumes ; souffrir du froid, du chaud, de la pluie alternativement et, par-dessus le marché, être escorté à coups de fusil et même à coups de canon, voilà la vie que j'ai menée pendant vingt jours....Mais je me réjouis bien de tout ce que j'ai vu ; il est impossible en deux mois de voir plus de choses et surtout plus de choses curieuses et incroyables...Je crois aussi, sous le point de vue politique, avoir fait bonne besogne...Quant au succès militaire de l'expédition, il a été complet, car nous avons donné aux Arabes une leçon dont je crois qu'ils se souviendront longtemps.... "

Il laissait d'ailleurs, à ses compagnons d'armes un excellent souvenir:

“ Le duc d'Orléans s'est très bien conduit dans tout cela, écrivait le chef d'état-major de la division d'Oran, ne se mêlant ostensiblement de rien, fort poli pour tout le monde et fort brave. ”“

Le prince est fort bien, écrivait également Lamoricière, il porte bien l'uniforme, s'exprime facilement, a de l'aplomb, du coup d'œil et des idées. Il est instruit et supérieur à la moyenne de nos officiers généraux. Du reste il a fort bien pris avec l'armée et avec tout le monde sans exception ”

